

Slamer pour faire bouger le regard

Durant ces deux dernières années scolaires, des ateliers slam se sont déroulés à l'Institut Notre Dame d'Anderlecht. En janvier 2015, pour la seconde année, Pierre de Lune a demandé à Tonino et Gaspard Herblot d'animer ces ateliers. Les fusillades qui ont eu lieu à Paris s'étaient déroulées entre les 7 et les 9 Janvier. Les ateliers débutaient le 12. Plusieurs mois après, nous sommes allées rencontrer successivement Colin Thayse, le sous-directeur de L'IND, Gaspard Herblot et Manon Marcélis, coordinatrice de Pierre de Lune qui avait suivi ce projet.

DU QUARTIER ET DE L'ECOLE

Claire Gatineau : Pourriez-vous raconter où l'école se trouve? Sa réalité?

Colin Thayse: Le quartier est celui de Cureghem. Il bénéficie d'une des moins bonnes réputations sur Anderlecht. Avec le décret Robin des bois, les écoles sont classées par ordre d'indices socio-économiques. Les écoles de Waterloo, Lasne, sont classées 20, nous, nous sommes classés 1. L'indice socio-économique moyen des gens qui habitent dans un rayon de 5 kilomètres autour de l'école est parmi les plus faibles de Belgique. Pendant longtemps, on a eu principalement des élèves d'origine marocaine. Aujourd'hui, on a de plus en plus d'élèves qui viennent d'Afrique noire, du Brésil, des anciens états du bloc de l'Est. La mixité qui est en train d'apparaître, nous apporte pas mal de bonnes choses au niveau du regard que les élèves ont sur leurs camarades. Ça induit une dynamique très positive.

NAISSANCE DU PROJET

CG : Comment est né cet atelier slam ?

Manon Marcélis: Pierre de Lune a une relation particulière avec l'IND. On y a longtemps travaillé en projet extra-scolaire. Une année, on a regroupé plusieurs professeurs de français. Elles sont venues avec l'envie de faire du slam, ce qu'on n'avait jamais fait à PdL. Il y avait la volonté de fonctionner différemment, c'est à dire, de ne pas donner des ateliers ponctuels étalés sur toute l'année mais de travailler de manière intensive durant une semaine. C'étaient des classes de 1^e et 2^e S, donc des élèves qui ont tous doublé, qui ont tous vécu un échec par rapport à l'école. Un ou deux étaient en décrochage scolaire.

CT: C'est un âge extrêmement complexe. Ils sont au démarrage de l'adolescence, ils sont bombardés d'hormones de tous types, donc tout change dans tous les sens, c'est vrai, c'est une réalité physiologique. Ils commencent à se rendre compte de ce qui se passe autour d'eux. Ces jeunes entendent des messages que disent les adultes, les grands frères, les cousins, les gens qu'ils croisent dans la rue. Tout ça se mélange en même temps dans leurs esprits. Ce sont des élèves

extrêmement fragilisés et très sensibles.

Jean-Marie Dubetz : Et le choix du slam ?

MM: J'ai senti chez les enseignantes, l'envie de les valoriser et de les faire écrire personnellement, sur une difficulté qu'ils ont pu traverser ou sur quelque chose de positif qui leur est arrivé.

CT: Le premier objectif de ce projet était que l'élève se rende compte de l'importance de pouvoir s'exprimer, de trouver des moyens différents de ceux qui sont habituellement à sa portée. C'était aussi un moyen pour pas mal d'entre eux de sortir de leur coquille, de faire quelque chose qui leur semblerait impossible autrement et d'augmenter la confiance qu'ils ont en eux.

CG : Quel constat avez-vous fait suite à la première année d'expérience ?

CT: Les élèves s'ouvrent, se dépassent, échangent avec leurs enseignants, échangent entre eux et ça permet de créer une dynamique très positive au sein de la classe. Ça permet de remotiver certains élèves. Ces échanges particuliers permettent de rencontrer vraiment la personne. C'est quelque chose qu'on n'a pas souvent l'occasion de faire. Ça permet de comprendre la dynamique de l'élève, les difficultés qu'il rencontre, et parfois de mieux l'aider.

DEUXIEME ANNEE, LES EVENEMENTS DE PARIS

Hélène Cordier : Comment ça s'est passé pour vous ?

CT: On s'est rapidement posé des questions sur la façon dont on allait réagir dans l'école. La chose que nous avons faite officiellement en tant que direction a été de transmettre un courrier aux enseignants, qu'ils étaient libres de transmettre à leur tour aux élèves s'ils le souhaitaient, exprimant notre point de vue, c'est à dire: "A nos yeux nous ne sommes pas Charlie, nous ne sommes pas dans la provocation, mais nous sommes pour la liberté d'expression et nous rejetons toute forme de violence quelle qu'elle soit." On a voulu préserver les enseignants. Ceux qui avaient suffisamment d'aisance face aux élèves n'ont pas hésité à en parler et nous avons invité ceux qui l'étaient moins à éviter d'avoir des discours là-dessus. A part quelques petites

provocations, on n'a pas eu de révolte, ni de cris dans les couloirs ou dans la cour de récréation. Je n'en reviens toujours pas aujourd'hui.

DÉMARRAGE DE L'ATELIER

MM: C'est vrai que le matin du premier jour de stage, c'est une des premières choses dont on a parlé, évidemment. C'était la chose dont tout le monde parlait d'ailleurs. Je me suis demandé si ça allait prendre une place dans cet atelier, si ça pouvait prendre une place? On a été très prudents. On ne vou-



lait pas à tout prix en parler, parce que nous-mêmes, on avait du mal à nous positionner par rapport à l'événement. On manquait de recul. On était trop en réaction. Les élèves, qui sont pour beaucoup issus de communautés maghrébines, musulmanes étaient aussi en réaction, disant: on nous accuse! C'est sur nous que ça retombe!

Il y avait vraiment une tension.

Gaspard Herblot: Le premier matin, j'ai présenté aux élèves ma vision du slam, les objectifs de la semaine. Quand on a fait un premier brainstorming autour du thème de la carte postale (le thème de PdL cette année), la thématique de ces attentats est ve-

ordre plutôt que dans un autre, à leur donner du rythme, peut aider à affiner une pensée, un positionnement?

MM: C'est une manière de le faire oui. Je me retrouve devant une page blanche et il y a un moment de questionnement sur ce que j'ai envie de dire, quel mot je vais choisir pour le dire. C'est quelque chose que les slameurs ont vraiment essayé de travailler avec les élèves. Ce n'est pas forcément évident parce qu'ils ont tendance à écrire comme ils parlent et c'est difficile de retravailler ensuite, de réfléchir à ce choix des mots.

HC: Qu'est-ce qui fait moteur pour toi dans un moment comme ça ?

MM: C'est ce qui fait moteur au quotidien à Pierre de Lune : pouvoir s'engager dans ce projet collectif. Même si c'est un projet d'écriture personnelle, c'est aussi un projet collectif, de partage de l'écriture, de la parole de chacun. C'est un partage, une mise en danger devant l'autre. Ce sont des choses, justement, à mettre encore plus en avant dans ces moments-là. Ils ont travaillé ensemble, chacun a écrit un texte, y a mis des choses en lesquelles il croit. "Peut-être que toi tu n'es pas d'accord avec ce texte, peut-être que tu n'es pas d'accord avec mon avis, mais on est en train de le partager." Il n'y a pas rediscussion des textes. Je ne sais pas si c'est un manque ou pas. Il y a un parti pris des artistes de ne jamais remettre en question ce qui a été écrit, les choses sont entendues mais ne créent pas un débat.

CG: Ça voudrait dire que les textes ne sont pas commentés comme étant bien ou mal, mais poussés dans une direction littéraire ?

MM: Rediscuté dans la forme, oui.

CG: Ça me fait penser à un rapport polyphonique à un événement, plusieurs voix parlent d'un même temps, à un même moment.

MM: J'écris de là où je me trouve en ce moment, que ce soit en rapport avec les événements ou pas.

HC: Est-ce une des missions de l'art à l'école ?

MM: Pour moi oui.

GH: Ce qui est délicat dans l'art à l'école, c'est de savoir où sont les limites de ce que l'on peut exprimer en atelier slam. Il y a une violence qui est vécue par les élèves vis à vis de l'institution scolaire et parfois dans le rapport prof/élèves. Cette oppression-là, ce manque de liberté, comment peut-il s'exprimer, dans le cadre de l'art à l'école ? C'est clair qu'il faut mettre des limites. Il y a quand même des zones où l'on ne pourra pas aller. Dans le slam, il y a une culture de la contestation contre l'institution qui peut être faite parfois bêtement, parfois intelligemment. Mais ça met le doigt sur de vrais dysfonctionnements, des vraies injustices et des choses à réinterroger et à remettre en question. Et là dans ce cadre, c'est délicat.

CG: Ce sujet est mis de côté. C'est un peu tabou.

GH: J'admire tous les profs qui ont le courage de faire leur boulot. Mais il y a une violence, et ils la transmettent parfois sans arriver à sortir de ce mécanisme. Ça crée un vrai enjeu, à tout atelier artistique, de venir à certains endroits pour y retrouver du dialogue. C'est super délicat. Ce dialogue tente de mettre fin à une relation de pouvoir qui s'est instituée et qui est nécessaire ou pas. Pouvoir installer un vrai dialogue tout en restant dans le respect et en ne désamorçant pas les relations de hiérarchie qui ont été mises en places.

CG: On ne va pas changer l'organigramme ni l'organisation mais on va peut-être changer le regard. Ce que disent les enseignants, c'est que, d'un seul coup, ils ont vu un élève comme ils ne l'avaient jamais vu, et, alors qu'ils pouvaient se braquer sur lui, ils ont perçu quelque chose qu'ils n'auraient jamais pu imaginer.

GH: Mais, pour les profs, c'est plus dur de montrer un autre visage. Ça peut casser la notion de hiérarchie, la distance nécessaire. C'est la question de la mise en danger. C'est ça qui est difficile : réussir à instaurer un cadre en respectant la notion de hiérarchie.

VIOLENCE

GH: Quand on commencé les ateliers slam la seconde semaine, il y a eu les attentats à Verviers. Ils mettaient à jour des réseaux de djihadistes en Belgique. Dans le quartier, des gens ont été interpellés. Certains élèves entendent autour d'eux des discours pro-djihadistes. C'est là, à côté de nous, présent, et en même temps, c'est très délicat d'en parler, de percer les abcès. Certains pensent que les Etats-Unis ou l'Europe amènent dans les pays africains cette violence et que leur domination doit cesser... qu'il est temps que cela se renverse et que ça va se faire dans la violence. C'est présent chez les jeunes, ça circule et ce n'est vraiment pas évident de trouver des arguments valables pour désamorcer ça.

HC: Est-ce que vous pensez que l'atelier slam a permis de canaliser une certaine violence par rapport aux événements ?

CT: C'est moins la question d'avoir réussi ou non à enrayer la violence mais bien de savoir si nous sommes parvenus à les faire s'interroger sur l'utilisation de la violence. Et moi je pense que oui.

GH: La violence prend sa source dans le manque de communication, de choses que l'on n'arrive pas exprimer. L'atelier slam a une vocation pacificatrice. Il permet de parler de choses dont on ne parle pas forcément. Ça permet de créer du rapprochement ou de se décharger de tout ce qu'on ne peut pas exprimer. Il y a une fonction cathartique.

Hélène Cordier, Claire Gatineau.

